

JEAN-MARIE LACLAVETINE

NOUS VOILÀ

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LES EMMURÉS, *roman*, 1981. Prix Fénéon.
- LOIN D'ASWERDA, *roman*, 1982. Prix Littéraire de la Vocation.
- LA MAISON DES ABSENCES, *roman*, 1984.
- DONNAFUGATA, *roman*, 1987. Prix Valéry-Larbaud.
- CONCILIABULE AVEC LA REINE, *roman*, 1989.
- EN DOUCEUR, *roman*, 1991. Prix François-Mauriac (« Folio », n° 2529).
- LE ROUGE ET LE BLANC, *nouvelles*, 1994. Grand prix de la Nouvelle de l'Académie française (« Folio », n° 2847).
- DEMAIN LA VEILLE, *roman*, 1995 (« Folio », n° 2973).
- PORT-PARADIS, *roman*, en collaboration avec Philippe Chauvet, 1997. Prix des Mouettes — Prix Marguerite d'Angoulême (« La Noire »).
- PREMIÈRE LIGNE, *roman*, 1999. Prix Goncourt des Lycéens (« Folio », n° 3487).
- LE VOYAGE AU LUXEMBOURG, *théâtre*, 1999 (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).
- LE POUVOIR DES FLEURS, *roman*, 2002 (« La Noire » ; « Folio », n° 3855).
- TRAIN DE VIES, *nouvelles*, 2003 (« Folio », n° 4156).
- MATINS BLEUS, *roman*, 2004 (« Folio », n° 4344).
- PETIT ÉLOGE DU TEMPS PRÉSENT, *essai*, 2007 (« Folio 2 € », n° 4484).

Aux Éditions Christian Pirot

- RABELAIS, *essai*, 1992.
- GENS D'À CÔTÉ. Sur des photos de Jean Bourgeois. Prix du Meilleur Livre de la Région Centre.
- DON JUAN. Adaptation du scénario de Jacques Weber, 1998 (« Folio », n° 3101).

Aux Éditions du Cygne

- RICHARD TEXIER, MON COUSIN DE LASCAUX. Sur des peintures de Richard Texier, 1993.

Suite des œuvres de Jean-Marie Laclavetine en fin de volume

NOUS VOILÀ

JEAN-MARIE LACLAVETINE

NOUS VOILÀ

roman

nrf

GALLIMARD

À la mémoire de Montserrat et Salvador Martínez

*Because something is happening here
But you don't know what it is
Do you, Mister Jones ?*

BOB DYLAN,
Ballad of a Thin Man

*Nous allons entrer dans une ère stupide. On
sera utilitaire, militaire, américain et catho-
lique.*

GUSTAVE FLAUBERT,
*Lettre du 27 novembre 1870
à George Sand*

*Je n'idolâtrai pas la poésie, je n'étais pas
excessivement progressiste ni moderne, je n'étais
pas un intellectuel typique, je n'étais ni na-
tionaliste, ni catholique, ni communiste, ni
homme de droite, je ne vénérerais ni la science, ni
l'art, ni Marx... Qui étais-je donc ?*

WITOLD GOMBROWICZ

1.

Lena n'y était pour rien, c'est ce qu'elle se mit à prétendre des années plus tard, alors que la mémoire, bonne romancière, avait jeté sur toute l'histoire un tissu complexe de demi-souvenirs et de vraies inventions. Selon elle, Paul avait un peu profité de la situation, de l'état semi-comateux dans lequel la fumée et l'alcool l'avaient plongée, elle qui allait devenir sa compagne et même davantage, Lena qu'il voyait ce soir-là pour la première fois. Toujours selon elle, Paul l'aurait entraînée, innocente gamine, vers un coin du jardin sous la voûte épaisse de troènes, pour la séduire sur un banc de bois vert bouteille. C'est lui qui aurait tiré de sa poche deux petites pyramides violettes et lui aurait proposé de partir avec elle. Ils avaient ainsi, dès leur rencontre, expérimenté pour la première fois cet acide lysergique dont les gens bien informés disaient le plus grand bien, et qui en Amérique se consommait comme du chewing-gum. Trente-cinq ans plus tard, ce n'est pas le souvenir qu'il conserverait de cette soirée de juin 1973 : Paul était habité par le sentiment que Lena avait toujours, dans leur vie commune, décidé de tout.

Barbara et Hervé l'avaient emmené ce soir-là au 34,

où ils habitaient en compagnie d'un nombre variable de camarades, dont Lena. Paul n'aimait pas ces regroupements, l'inévitable joint gluant de salive qu'on faisait circuler à n'en plus finir dans une atmosphère d'intense recueillement à peine troublée çà et là par un gloussement. Il n'avait jusqu'alors montré aucun talent particulier pour entraîner les jeunes filles dans les bosquets obscurs ni même dans sa chambre d'étudiant, malgré les facilités appréciables que l'époque offrait dans ce domaine. En ces temps heureux, souvenez-vous, tout le monde couchait avec n'importe qui.

C'est bien connu.

Eh bien, pas lui. Il en mourait d'envie, en vérité, mais était sans doute trop orgueilleux pour le faire savoir, et même pour se l'avouer. Ombrageux, solitaire, habité par une exaltation lyrique à peu près invisible à l'œil nu, Paul ne supportait pas les groupes, les clans, l'autorité des idées claires, les déplacements collectifs. Son idéal secret tenait en un mot : autonomie — qui est sœur de la solitude. Sur la question du sexe, en revanche, il aurait furieusement aimé pouvoir imiter ses congénères, en particulier quand arrivait le printemps qui dénude les épaules et entoure les seins d'un halo doré : se fondre dans le groupe et jouir sans entraves, comme tout le monde, quoi. Apparemment, ce n'était facile que pour les autres. Les filles sentaient bouillir en lui d'intenses pulsions, un furieux remue-ménage d'hormones ; cependant, maladresse ou peur panique, il s'ingéniait par sa réserve à les tenir à distance. Lorsque par miracle l'une d'elles parvenait à franchir le barrage, il se trouvait désemparé devant ce corps exul-

tant de merveilles, ruisselant de mystères, ses mains devenaient moites, l'humour l'abandonnait.

L'histoire, quoi qu'il en soit, commença là, à Paris, en ce mois de juin 1973, au 34 de la rue du Chevaleret, dans un pavillon de meulière occupé par une de ces communautés urbaines qui s'étaient multipliées ces derniers mois.

Soir tranquille, des convois de nuages sillonnent le ciel pâle.

C'étaient des temps de changements : l'Angleterre s'était enfin convertie au système décimal, la Suisse avait donné par référendum le droit de vote aux femmes, les États-Unis s'étaient retirés du Vietnam, on avait inauguré le fabuleux World Trade Center, Pioneer 10 emportait le message de l'homme aux confins de l'univers, Paul venait de rencontrer Lena.

Dès son arrivée, il avait remarqué sa peau fraîche, ses yeux clairs, ses cheveux épais et sombres. Quelque chose en elle d'inhabituel, le visage triangulaire peut-être, la démarche ondulante, comme si elle évitait avec une précision de chat la proximité d'autrui : elle semblait inatteignable. Une heure plus tard, pourtant, il l'atteignait. Les voilà assis côte à côte sur les marches du perron, devant ce jardin qui ignorait le luxe bourgeois de la tondeuse, à écluser comme si c'était de l'eau un punch vraisemblablement à base de chlorate de soude.

Jérôme et Claire avaient rapporté d'Agadir deux litres d'huile de cannabis dans un bidon de BP-Zoom. On en avait fait gicler quelques rasades dans les gâteaux, les salades, dans la jatte remplie de punch. Des garçons s'agitaient depuis deux heures autour d'un brasero. Tout à l'heure, comme d'habitude, quelques secondes

suffiraient pour que le tas de braises laborieusement obtenu transforme instantanément les merguez en bâtons de charbon. D'autres, assis ou allongés dans l'herbe, tэтаaient l'un après l'autre le tuyau d'une pipe à eau qui glougloutait, et commentaient un article d'*Actuel* lu à haute voix par une grande bringue vêtue d'un sac de jute. Les autres filles portaient des salopettes rapiécées de couleurs vives ou des robes en coton qui leur arrivaient à mi-cuisse. Gare aux mains baladeuses, cependant : en ces temps-là le phallocrate n'en menait pas large. L'ambiance était plutôt gaie, bruyante, bavarde et raisonneuse, disons tendance anarcho-trotskiste avec des nuances chinoises.

L'Histoire, qui se moque des destins minuscules, ne nous apprend pas ce qui se passa entre ce premier contact de Lena et de Paul et le moment où ils s'éloignèrent ensemble, en devisant, inconnus l'un de l'autre, innocents comme au premier jour, vers le bosquet. On peut tout de même imaginer que dans l'heure qui suivit, Paul et Lena, isolés au fond du jardin près d'un cabanon en tôle sous l'ombre fraîche des troènes, parlèrent un peu, et se contemplèrent avec étonnement, et se rapprochèrent l'un de l'autre ; puis il y eut cet instant où leurs lèvres allaient se toucher, où leurs souffles se mêlèrent, et cela sentait déjà bon, cet éclair d'émerveillement joyeux dont ils se souviendraient sans doute plus tard avec tendresse, avec regret, avec rage qui sait, leurs lèvres en suspens à quelques millimètres de distance, la caresse de leurs haleines. Puis le baiser, les langues qui se touchaient, et ça dura. Soit dit en passant, voilà un geste d'une banalité décourageante, pourtant on constate que jamais depuis l'aube des temps les

êtres humains ne s'en sont lassés. On pourrait détailler la suite, qui ne dérogea sans doute pas aux coutumes de l'espèce : mains de l'homme sur le dos et la nuque de la femme, glissant sur sa poitrine, mains de la femme se posant de chaque côté du visage de l'homme comme pour porter la tête en offrande à on ne sait quel dieu, infimes gémissements, corps qui se ploient et se pressent pour trouver l'adhérence maximale, moments de déséquilibre, tachycardie, panique des sens, bref. À observer, bien sûr, c'est moins captivant.

Le temps avait passé : là-bas, une épaisse fumée noire s'élevait au-dessus des braises, accompagnée de cris de désolation et de reproches, mais Paul et Lena n'entendaient rien. Paul-et-Lena. Il faudrait s'habituer à entendre leurs deux noms accolés, s'habituer à cette entité nouvelle qui ne serait pas Paul, qui ne serait pas Lena, qui ne serait pas Paul + Lena : Paul-et-Lena. Nous n'en sommes pas encore là. Vu du présent, le temps ne passe pas ; mais vu du futur lointain, avec le téléobjectif de la mémoire, le temps se condense et file comme un javelot.

Plus tard — impossible d'être précis car dans le présent de ces années-là les journées ne comportaient pas le même nombre d'heures qu'aujourd'hui — Paul et Lena sont à califourchon sur le banc vert, face à face ; posées entre eux, apportées par l'un ou par l'autre, les petites pyramides violettes imprégnées de ce produit dont on leur a dit merveille. Ils en avalent chacun une avec un fond de punch, c'est parti.

C'est parti, façon de parler. Un quart d'heure, et rien ne se passe. Une demi-heure, une heure, rien ; ils en ont profité pour reprendre l'étreinte où ils l'avaient

laissée. Ils n'y pensent déjà plus quand le kaléidoscope d'enfer déploie enfin ses couleurs : ça commence. Mais ce n'est pas le nirvana promis, c'est un déchaînement de sensations effrayantes. Les chaussures jaunes de Lena, qui tout à l'heure semblaient à Paul si excitantes, se sont transformées en insectes et sautent autour de lui. Leurs yeux s'agrandissent de peur, l'espace vacille, des milliers d'yeux les regardent avec hostilité. Les arbres se tordent en grimaces, les objets grognent, le front de Lena est couvert de sueur. Les verres de punch sont tombés, leurs éclats sur le sol luisent et menacent.

Maintenant, c'est sûr, cela ne s'arrêtera plus. Les voilà condamnés à vivre dans ce tourbillon strident de couleurs, dans ce perpétuel effet Larsen qui vrille les tympanes comme si le Très-Haut, lassé du silence de sa planète, s'adonnait aux plaisirs de la pédale wawa. Il fait nuit depuis longtemps, les fenêtres éclairées se découpent en rectangles jaunes qui forment une farandole criarde, on entend la voix de Florence qui chante, d'une tristesse atroce car c'est la voix d'un monde ancien, qu'ils ne reverront certainement plus. Lena surtout semble terrorisée. Elle sent le banc qui tremble sous eux comme un balai de sorcière, elle voit bien que les canines du garçon (comment s'appelle-t-il, déjà ?) ont poussé depuis tout à l'heure et que ses mains se sont couvertes de poils, elle voudrait crier mais sa gorge ne laisse passer que de petits couinements de souris. Par ailleurs, la couleur vert pomme du ciel ne lui dit rien qui vaille.

Paul, pour sa part, admet que ce truc est plus fort que le punch. Il aime que des gerbes d'étincelles jaillissent régulièrement des yeux de Lena : c'est beau. Dans le

ciel vrombit un gigantesque vol de colombes. Tout cela est drôle et splendide, sauf le claquement des dents de Lena. Impossible de savoir depuis quand ils sont là, face à face, agrippés à ce banc ; et les effets de l'acide ne faiblissent pas, au contraire. Rugissements d'étoiles, tintements, explosions molles, tourbillons. Et ce goût de fer dans la bouche.

— Nous sommes sur un radeau qui s'éloigne du monde des humains, annonce Paul. Écoute leurs chants, là-bas. Nous voilà seuls à jamais, le cosmos est à nous. Personne ne peut plus nous atteindre.

— Je ne te connais pas, s'étrangle Lena.

Bon, il va falloir aller chercher du secours.

Autour d'eux, se balançant comme des fleurs de tournesol, des visages se penchaient, circonspects, inquiets, curieux, hilares, c'était selon. Paul et Lena étaient parvenus à quitter le bosquet malgré l'obscurité et l'attrait du cosmos. Lena avait refusé que Paul lui tienne la main.

L'un se grattait la joue, l'autre appuyait son index sur son nez en fronçant les sourcils ; la vision de Paul et Lena vacillants et blêmes suscitait chez un troisième un fou rire silencieux. Un volontaire leur prit le pouls, mais ne le trouva pas. Je n'aime pas ça, regarde comme elle est pâle ! Florence, médecin, était introuvable. On décida d'appeler Étienne, après tout il était presque interne. Hélas Étienne s'était endormi sur un pouf, et aucune puissance humaine ne le réveillerait avant le lendemain midi.

On veilla donc les deux novices, en attendant qu'ils redescendent vers un monde aux couleurs plus banales. On s'assit dans le salon sur la banquette déglinguée, les

fauteuils branlants et les poufs en skaï bourrés de billes de polystyrène, qui formaient le mobilier de base des communautés. Hélène tenait la main de Lena, Renaud tapait de temps à autre sur le dos de Paul. On fumait, on buvait, on discutait ferme, ivres de la tâche qui nous incombait : refaire le monde, ce n'est pas rien. Depuis un certain mois de mai on le savait : la société était une vieille bâtisse aux poutres vermoulues, on les entendait craquer. Il suffirait de pousser fort.

Hier, Lena et Paul ne se connaissaient pas. Il avait suffi d'un rien, comme toujours. Cette nuit, les heures coulaient sur eux et les enveloppaient d'un habit de souvenirs communs dont ils ne se déferaient plus.

Autour d'eux, la petite troupe du 34. Le pavillon de la rue du Chevaleret était une chapelle sans obédience ni spécialité, contrairement aux ruches plus homogènes qui s'étaient constituées un peu partout, la frénésie groupusculaire ayant pris depuis quelque temps des proportions grandioses.

La nuit était fraîche, on avait fermé les portes du salon.

Ceux qui formaient cercle autour d'eux cette nuit-là prenaient place à jamais dans leurs vies. À part Jef, ce garçon aux lunettes en cul de bouteille qui était en train de se rouler une cigarette de caporal. Celui-là n'en avait plus pour longtemps. Vingt-trois ans bientôt ; dans quelques mois, il se ferait sauter le caisson avec le pistolet d'ordonnance de son père gendarme. Il était le plus paisible et le plus drôle de la bande. Rien ne lui faisait peur, aucune expérience, aucun projet, il n'avait rien à faire de rien, et si Andreas Baader était venu le lendemain lui demander de mitrailler un commissariat ou de

capturer Georges Marchais, il l'aurait fait pour rendre service. C'était Jef, avec son regard d'épagneul derrière les hublots, sa petite bouche de nourrisson, son menton imberbe, ses cheveux jaunes qui pendouillaient, sa voix douce qui murmurait des calembours et des horreurs. À côté de lui, la belle brune, c'était Hélène, fille d'un vigneron de Touraine, dont les yeux noirs et la peau mate attestaient que les Arabes ne s'étaient pas arrêtés à Poitiers. Et puis Delphine et Barbara, les voyageuses en escale, vendeuses de perles en plastique qui sillonnaient l'Europe à bord d'un combi VW ; Emmanuel, dit Lord Jim, l'agité du bocal, passionné d'armes, de montres de luxe et d'éditions originales, toujours entouré d'un nuage de tabac, il vivait dans la nostalgie de Lawrence et de Malraux, et nul ne savait comment, avec ses goûts de prince, il avait échoué ici ; Renaud et Florence, aussi, fondateurs de la communauté, plus âgés, plus politisés et plus chiants que les autres. Il y avait là également José, ce brun aux cheveux longs et huileux que nous reverrons plus tard : il avait fait le voyage au Népal, et certaines filles prétendaient qu'il en avait ramené l'habitude de se shampooiner au beurre de yack — ce qui était de la pure médisance. En réalité, il se passait sur la chevelure une huile essentielle aux vertus imprécises mais innombrables, rapportée des Andes par Delphine. José avait quitté les Hautes Études commerciales pour se lancer dans la fabrication de sandales en pneus. Ses parents, assez bornés, n'avaient pas approuvé son choix et lui avaient coupé les vivres. Il y avait là d'autres personnes encore qu'il est inutile de nommer, elles ne font que passer : tout s'en va si vite.

Composition : Graphic Hainaut

Impression : Normandie Roto Impression s.a.s.

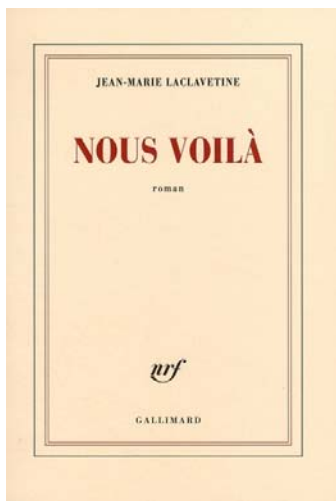
61250 Lonrai, le février 2009

Dépôt légal : février 2009

Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-012197-7 / Imprimé en France

160318



Nous voilà Jean-Marie Laclavetine

Cette édition électronique du livre *Nous voilà*
de *Jean-Marie Laclavetine*
a été réalisée le 23/03/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en février 2009 (ISBN : 9782070121977)
Code Sodis : N02353 - ISBN : 9782072023538